

"Trust" est le véritable père de la grande industrie américaine à laquelle l'Union doit toute sa grandeur actuelle.

Ce qui a donné tant de puissance au "Trust" c'est qu'il n'a jamais admis l'intervention de l'Etat ou de l'autorité dans l'exercice de l'activité industrielle et commerciale. Dans de pareilles conditions la cause des masses laborieuses semblait perdue; c'est, en effet, ce que l'on a cru un moment, mais qu'est-il arrivé? les classes laborieuses se voyant livrées pieds et poings liés aux combinaisons de capitalistes ont cherché à lutter contre elles; au "Trust", ils ont opposé les unions du travail; au chiffre écrasant des capitaux combinés, le chiffre plus écrasant encore des bras coalisés. Deux armées sont actuellement en présence. Les lasserait-on se ruant l'une sur l'autre, au risque de produire une ruine générale? Dans la situation elles ne peuvent que se neutraliser mutuellement aux dépens de l'humanité qui est tout à fait innocente des tristes choses qui se passent. Entre ces deux armées qui ont des intérêts diamétralement opposés et cherchent à se nuire mutuellement, ne se glissera-t-il pas quelque autorité qui osera se jeter à la traversée et mettre le holà?

Pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Dans le monde politique il est plus difficile d'établir le bon accord que dans le monde économique, et cependant nous voyons qu'il commence à mordre à l'assommoir de l'arbitrage. Pourquoi les richards d'un côté, et les travailleurs de l'autre, se montreraient-ils plus intractables que les gouvernements politiques qui jouissent d'une puissance bien autrement irrésistible, puisqu'ils disposent de la force matérielle? Il en est temps, car le monde économique commence à se fatiguer de toutes ces grèves, qui déçoilent le commerce, déorganisent le travail américain et ne laissent pas un moment de sécurité à la spéculation.

"Règles vos grèves", disait récemment en Angleterre M. de Rothschild, et vous verrez la confiance générale vous revenir."

LA VERITE - SUR LE - KRACH ALLEMAND.

Conversation avec M. Arthur Raffalovich Correspondant de l'Institut de France, membre de la Société d'Economie Politique.

Plusieurs fois déjà nous avons eu à parler dans nos dépêches du krach des banques allemandes, et nous avons noté, sans le modifier, toutes les nouvelles transmises de Berlin. Il a paru intéressant à un correspondant de rechercher la vérité, qui devait se trouver sans doute entre le pessimisme exagéré de certains correspondants et l'optimisme du monde officiel. Voici ce qu'il écrit: Nous avons vu à ce sujet M. Arthur Raffalovich, l'éminent correspondant de l'Institut de France, membre de la Société d'Economie politique, dont la haute compétence en matière

financière est fort appréciée, et nous lui ayons demandé son impression sur ces événements. M. Arthur Raffalovich nous a dit: —Vous me demandez ce que je pense de la crise allemande? Voilà. On savait que depuis la moitié de 1900, l'élan de prospérité était arrêté en Allemagne et qu'il fallait prévoir une liquidation très douloureuse, étant donné l'expansion prise par l'industrie; les cours élevés auxquels le public avait poussé les actions; l'absence de vendeurs à découvert, par suite de la réglementation restrictive des Bourses; la diminution des commandes pour les usines, qui se trouvent surchargées de stocks de marchandises fabriquées avec du combustible et des matières premières ayant coûté fort cher.

—Les banques et les banquiers ont fait des avances considérables à l'industrie dans l'attente de l'émission de nouvelles actions et obligations, qui ne peuvent plus être créées devant le manque de preneurs dans le public. Ils détiennent aussi des participations dans les entreprises multiples. —Le terrain était donc préparé à des accidents comme il en survient dans les crises; mais il est certain que les premières catastrophes aient porté sur des institutions de crédit foncier comme la Preussische Hypothekbank et la Grundschuldbank en 1900; les difficultés de la Dresdener Kreditanstalt, qui a été sauvée de la faillite par l'intervention des grandes banques, étaient la conséquence de ses relations trop étroites avec la Société d'électricité Kammer. C'était là une catastrophe bien dans la note. —Quant à la Leipziger Bank, vieillissement avec un passé très honorable, elle était tombée dans les mains d'un financier aventureux et hardi, capable de mettre sur une seule carte, autorisée vis-à-vis de ses collègues, M. Exner, qui avait une confiance illimitée dans l'avenir de la Société pour la désoliation des réserves de la bière, de la sucrerie et la distillation de bois. Cette Société, dont les actions de 600 francs ont valu 5,400 francs, et qui a gagné 32 millions et demi de francs, non par ses procédés industriels, mais principalement par des opérations financières —émissions d'actions, etc.— a distribué jusqu'à 50 0/0 de dividende: cette Société a été la cause directe de la perte de la Leipziger Bank qui, peu à peu, a engagé plus de 106 millions de francs dans ses affaires, en avances dissimulées sous diverses rubriques.

—La situation a été telle qu'il a fallu renoncer à sauver la Banque de Leipzig, dont les actionnaires perdront sans doute leur mise et dont les déposants en compte courant ne seront peut-être pas entièrement remboursés; mais les dépôts de titres sont intacts, comme il fallait s'y attendre.

—L'émotion produite en Saxe a été considérable, il y a eu paucité, assègements des gisements des banques, de la Caisse d'épargne. Les déposants dans les autres institutions ont été remboursés sans difficulté, la Dresdener Bank, seule, a remboursé 8 à 10 millions en deux jours, et il n'y a pas d'inquiétude à avoir pour les grandes institutions de crédit, telles que la Deutsche Bank, la Diskontogesellschaft, la Berliner Handelsgesellschaft, la Darmstädter Bank, la Dresdener Bank et la plus grande partie des établissements financiers qui surmonteront la crise de 1901, comme ils l'ont fait pour celle de 1891.

—Il faut se garder d'un pessimisme exagéré: l'Allemagne

va traverser quelques années plus difficiles qui seront marquées par le reculement, par la concentration des efforts et des volontés pour diminuer les frais généraux, faire des économies, améliorer les conditions de production, et, dans un temps plus long, le terrain une fois déblayé, on recommencera à gravir la pente qu'on a été obligé de redescendre en 1900.

—La crise industrielle est marquée par le retour du capital à bon marché et par la hausse des fonds allemands, qui avaient beaucoup baissé. Le 3 0/0, qui était tombé à 84 90 en 1900, vaut de nouveau 90 60.

—Par une étrange fatalité pour l'Allemagne, de même qu'en 1891, la récolte de la Prusse semble devoir être déficitaire; avec les droits sur les céréales et des prix élevés pour le seigle et le froment, la situation des classes ouvrières va être très pénible, d'autant plus que le coût de la vie —notamment le loyer— a augmenté dans de fortes proportions.

PARISIENS D'AMERIQUE.

Nous lisons dans le "Figaro":

Les Américains de Paris, comme ceux de New York et de Philadelphie, célébraient hier leur fête nationale, qui est la fête de leur indépendance. La date du 4 juillet est, pour eux, un jour de gloire et d'orgueil national dans ce qu'il a de plus légitime, et aussi unedate qui les rapproche de la France qui combat avec eux sur les champs de bataille.

La fête à Paris fut particulièrement brillante cette année: un banquet commémoratif du 4 juillet, de notables convives, un joyeux dîner et un flot d'éloquence au dessert; quelques dames joliment décolletées, quelques jeunes filles adorablement jolies en rehausaient l'éclat.

Et puis de la gaieté, beaucoup de gaieté. C'était la Chambre de commerce américaine de Paris qui avait organisé cette fête. Tous mes compliments! je n'ai vu personne se plaindre, tout le monde était heureux.

Parmi les hôtes de marque, j'ai remarqué, outre l'ambassadeur des Etats-Unis, M. M. James Alexander, de la Chambre de commerce de New York; Kimbel, président de la Chambre américaine de Paris, Millerand, ministre du commerce; Bompard, ministre plénipotentiaire; Bousquet, directeur général des douanes; Gaston Deschamps, John et George Munroe, Green, Woodward; Louis Herbet, conseiller d'Etat; William Seligman, le sénateur Depew, Duboin; Gowdy, consul général des Etats-Unis, Vignaud, Nagelmackers, etc.

Du côté des dames, qui ne sont pas nommées au programme des invités et qui sont assises à une table d'honneur, la très aimable Mme Depew, sa fille, d'une séduisante beauté, et son fils, qui est le portrait du sénateur. Dans les discours éloquentes du général Porter, de M. Millerand et de M. Alexander, le souvenir de l'Exposition a été évoqué. C'est une date pour toutes les nations, et en particulier pour l'Amérique. Les Américains, qui sont tous ou à peu près tous des sportsmen, ont

tenu à battre le record de la sympathie, et ils y ont pleinement réussi.

Ils ont manifesté sans réserve leurs sentiments d'amitié pour la France et les Français, et naturellement nous leur avons rendu du la pareille. Depuis pas mal de temps déjà, d'ailleurs, ils ont conquis Paris. Autrefois, parmi les étrangers, c'était l'Anglais qu'on remarquait et qui se faisait remarquer dans nos murs. Aujourd'hui, c'est le citoyen de la libre Amérique. Paris est devenu sa seconde patrie, où il dépense à profusion ses dollars, ou il vient chercher ses récréations de toute sorte. Il n'est pas de plus agréable compagnie que la compagnie américaine, pas de colonie plus attrayante que sa colonie. ... parisienne.

On y parle le français le plus pur, et quand on emploie la langue anglaise devant des oreilles françaises, on a le bon goût de prononcer distinctement. —Les temps changent, déclarait hier soir l'ambassadeur des Etats-Unis, mais l'homme est resté le même. Il me semble cependant qu'il est devenu meilleur, depuis le jour où les chemins de fer ont été installés et où la vapeur a remplacé la voile. Les distances se rapprochant, les hommes se sont rapprochés aussi, et le général Porter disait avec un humour charmant que si César pouvait revoir aujourd'hui, il s'émerveillerait de mieux occuper avec passion de l'industrie automobile que songer à conquérir une nouvelle Gaule.

Il appartenait à un diplomate américain de parler ce langage pratique. La vie se transforme chaque jour, et je crois que je ne froisserai aucune nation, pas même la mienne, en osant prétendre que les Etats-Unis nous préparent de nouvelles transformations.

En attendant, nous les aimons bien parce qu'ils nous aiment bien, et nous sommes flattés de voir M. Mackay, "le roi de l'argent", le sénateur Clark, "le roi du cuivre", les Vanderbilt et les Mauro, les Carnegie et les Astor employer si fasteusement leurs fortunes à Paris. L'industrie, la banque américaine, et aussi le commerce, se transportent à chaque instant chez nous, et quelques uns de ses représentants les plus illustres y prennent leur "home".

Le journalisme américain lui-même nous donne des leçons dont nous devons profiter: M. Bennett a une édition parisienne de son "New York Herald" de New York, qui est devenue une œuvre de paix franco-américaine; le "New York Times" a eu son édition parisienne pendant l'Exposition.

Ne craignons pas de nous américaniser; ce sont les Américains qui se parisianisent de plus en plus, et il ne m'en voudront pas de le leur déclarer. Plusieurs d'entre eux font élire leurs enfants en France, sur les conseils sans doute de Mgr Ireland qui passe à toute sa jeunesse dans notre pays.

M. de Young, éditeur d'un grand journal américain, qui vient tous les trois mois à Paris, a ses filles au couvent de l'Assommoir. Lui et M. Walsh, un riche américain, ont ouvert des fêtes bien françaises pendant l'Exposition. M. de Young nous conviendra à un déjeuner mémorable à Robinson, avec excursion à l'île, pour la digestion. M. M. Walsh nous fit accomplir un ravissant petit voyage en Seine, et aux sons d'une musique de tziganes (ziganes parisiens), un petit bal fut organisé: déjeuner parisien, vive o'clock parisien, esprit parisien, tout y était, et cependant nous nous trouvions

parmi des Américains, qui ne glorifient pas seulement le 4 juillet la fête de leur indépendance.

AMUSEMENTS. PARC ATHLETIQUE.

Assistance nombreuse hier soir au Parc, où Carmen a été représentée d'une façon très convenable.

WEST END.

Les concerts du professeur Rosenbecker sont toujours très goûtés; programme nouveau chaque soir.

L'ESPRIT DES AUTRES.

M. Bonnard s'épanche dans le sein d'un ami: —Oui, mon cher, ce garçon vient à chaque instant s'asseoir à notre table, et nous n'osons pas lui faire sentir son indécision. Pourtant, le menu n'est guère alléchant, car nous observons une frugalité qui n'est pas assotique. ... Précisément, c'est un pique-assoté!

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne,

1^{re} Edition Hebdomadaire, 2^e Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, par exemplaire: \$12.00. Un an: \$120.00. 6 mois: \$60.00. 3 mois: \$30.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, par exemplaire: \$15.00. Un an: \$150.00. 6 mois: \$75.00. 3 mois: \$37.50.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, par exemplaire: \$2.00. Un an: \$12.00. 6 mois: \$6.00. 3 mois: \$3.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, par exemplaire: \$2.50. Un an: \$15.00. 6 mois: \$7.50. 3 mois: \$3.75.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans les autres éditions quotidiennes, ne sera vendue qu'à part. Les personnes qui veulent s'abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs commandes par MANDATS-POSTAUX ou par LES SUE EXPRESS.



UN FOUR MEXICAIN.

Quelque vivant à portée des Etats-Unis les Mexicains s'en tiennent toujours aux anciennes méthodes de ménage. Le dîner ci-dessus représente un four en terre comme on en voit communément dans le Mexique. Celui-ci a été photographié à El Moro, près de Trinidad. Tandis que les viandes et la pâte sont préparées le four est rempli de bois qui brûle lentement, et quand il est chauffé à point les braves en sont retirées et les aliments y sont placés. La cuisson est, dit-on, parfaite.

TEMPERATURE Du 16 juillet 1901.

Table with 2 columns: Location and Temperature. Locations include Washington, D.C., New Orleans, etc.

Et Notin Météorologique.

Washington, D. C., 16 juillet. —Indications pour la Louisiane: Temps partiellement couvert mercredi et jeudi, ondées probables dans la partie est; vents variables.

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE QUI VERTERONT L'EXPOSITION PARABOLIQUE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION BU REAR", 302 MAIN STREET.

LE TRAITÉ ANGLO-MAROCAIN.

La nouvelle que la mission marocaine de Londres a signé un traité de commerce avec l'Angleterre est aujourd'hui confirmée. La conclusion de ces accords est toute récente. Mais nous croyons savoir que le traité ne contient aucune clause politique, non plus qu'aucune clause de privilège en faveur de l'Angleterre. Ce serait un simple traité de commerce relatif à l'ouverture des ports. Comme les ambassades marocaines vont visiter bientôt Berlin et Pétersbourg, nul doute que des droits égaux soient accordés aux grandes puissances continentales. Il en sera au Maroc comme autrefois en Chine. Les ports, dont les Anglais ont obtenu l'ouverture, sont devenus accessibles au commerce de toutes les nations. Quant à la France, qui combat avec l'empire chrétien non seulement par la mer, mais

LA QUESTION DES GREVES EN AMERIQUE.

Quel que soit le jour de la semaine ou le quatorzième du mois, nous vous déions d'ouvrir un journal quelconque du matin ou du soir, du Sud ou du Nord, sans que vos regards ne soient attirés par un, deux, trois, quelquefois quatre articles sur des questions de grèves. C'est la grande préoccupation du moment, la principale affaire—nous dirions volontiers la folie du jour. La guerre est partée dans le monde industriel, dans le monde économique.

GREVES EN AMERIQUE.

Personne n'est content de ce qu'il gagne; tous les corps de métier réclament; ceux-ci demandent une augmentation de gages; ceux-là une diminution de travail; souvent même, ils exigent les deux à la fois, sans se rendre compte des nécessités de la situation, et de l'incompatibilité qui existe trop souvent entre ces deux exigences opposées. Voilà de longues années que dure cet état de choses, et nous ne voyons pas que l'on ait fait un pas en avant vers la solution du problème. Il s'est produit un nouveau facteur dans la discussion, voilà tout. Tout le monde sait ce que sont les Trusts — des coalitions de capitalistes qui aboutissent presque toujours à un monopole, à l'écrasement des travailleurs et des consommateurs, au profit — de quelques spéculateurs. La est l'origine du mal et il est d'autant plus difficile de l'extirper que le

Advertisement for Feniteton, L'Abelle de la N.O., and Victimes de Paris. Includes text like 'DE: FENITETON' and 'L'Abelle de la N.O. No 40'.

Le docteur la prit et la lut sur place. Sa lecture achevée, il enveloppa la petite visiteuse d'un regard pénétrant. Cont ses lunettes s'or atténaient à peine la vivacité. Puis, désignant la porte de son cabinet, il dit: —Retirez et voyez un peu ce que c'est que ce rhume dont me parle Mlle Flammaris. Et d'une voix radoucie il ajouta: —Elle a l'air de vous aimer beaucoup. —Elle est notre Providence murmura Ninette. —Elle est la Providence de tous les malheureux qui s'adressent à elle, continua le docteur, et quelquefois vient lui en son nom est assur d'un bon accueil. Expliquez-moi bien ce que vous éprouvez, mon enfant. Ce n'était plus le même homme, et son accent, ses yeux témoignaient d'une sollicitude soudain éveillée. Assise au bord du fauteuil qu'il lui avait offert, Ninette narra son histoire, elle avait pris froid en se promenant avec sa mère et sans s'en apercevoir. Un rhume s'était déclaré. Il y avait de cela quinze jours. Elle toussait depuis et ne pouvait plus émettre un son. Debout, le dos au feu, le docteur écoutait sans perdre un mot. —Venez vous mettre au jour,

reprit-elle quand elle eut fini, allant lui-même près d'une fenêtre. Ouvrez la bouche, toute grande. L'examinait la gorge. —Otez votre manteau, votre corset, ordonna-t-il ensuite. Il faut que je vous ausculte. Toute tremblante, Ninette se hâta d'obéir, tandis qu'il revenait vers son bureau et parcourait des papiers. Quand il releva les yeux sa cliente était prête et sous le linge qui le couvrait, on voyait sa poitrine se soulever au gré des battements précipités de son cœur. Il s'approcha d'elle et longuement l'auscultait, applique son oreille, tour à tour sur le dos, sur la poitrine, écoutant le jeu des poumons, le sang couler. Son examen terminé, il se dressa. —Rhabillez-vous, ma petite. Tandis qu'un peu confuse elle agrandit son corset, il reprit: —Vous êtes pauvre et vous avez déjà eu beaucoup de chagrins? —Hélas! oui, monsieur. —Récitez-vous Parisienne? —Non, monsieur. Je suis d'Anancy, comme mes parents. Nous n'habitons Paris que depuis trois ans. Nous y sommes venus pour mes études musicales. —Et vous y avez mal vécu, ça se voit. Mauvaise nourriture, défaut de grand air, des privations de tous les jours, beaucoup

de tourments et une imagination qui vous forge d'incessantes inquiétudes. Comme il disait juste, et qui de vérité dans ses paroles! Ninette ne répondait pas. Mais son silence était un aveu. Le docteur poursuivait: —Il vous faut beaucoup de soins, mon enfant. Le mal est grave à la condition d'être énergiquement combattue. Vous avez abusé de vos forces. Je vais vous donner une ordonnance, vous prescrire des remèdes. Mais je ne puis vous taire qu'ils ne seront efficaces qu'au prix d'un repos absolu. —Un repos absolu!... s'écria Ninette. Sera-t-il long? —Trois mois, au moins. —Mais, alors, je ne pourrai pas me présenter aux examens de fin d'année! —Je crains que non. Je pourrais peut-être, à l'aide d'une médication violente, vous rendre votre voix. Mais ce ne serait qu'un retour accidentel. Une rechute prochaine serait inévitable, et plus grave cette fois. Donc, je prescris un repos de trois mois mais un repos sérieux, sans études. Pour tout dire, vous ne devez pas plus essayer de vous servir de votre voix que si vous n'en aviez jamais eu. Je voudrais aussi un changement d'air. Je répondrais de votre guérison totale si vous alliez vous reposer dans votre pays, la tête libre de tout souci.

—C'est facile à dire, objecta amèrement Ninette. —Et plus difficile à exécuter, oui, je comprends. Mais je ne puis vous ordonner autre chose. L'altération de votre voix n'est que la conséquence de l'affaiblissement de votre organisme. Quand vous serez plus forte, la voix redeviendra ce qu'elle était. Pour qu'elle revienne, il faut attaquer le mal à sa source. Sans rien ajouter à cet arrêt, il s'assit à sa table et rédigea son ordonnance pendant que Ninette, le cœur gros et les yeux pleins de larmes, se hâtait de se habiller. Il plia ensuite le papier, et s'était levé, il le lui remit. —Partez le plus tôt possible, insista-t-il. L'atmosphère de Paris ne vous vaut rien et aggraverait votre état. Si vous obéissez à mes prescriptions, j'ai lieu d'espérer que vous recouvrerez votre voix. Ce n'est après tout qu'une année de retard dans vos études. Et vous êtes si jeune! Quel âge avez-vous? —Dix-neuf ans, monsieur. —Eh bien! à vingt ans, vous ne vous sentirez plus de cette crise, si vous observez le régime qui l'ordonne. Très doux, très compatissant, presque paternel, il la ramena à la porte. Au moment de la quitter, elle le remercia et s'excusa de ne pouvoir payer de consultation.

—Vous ne me devez rien, dit-il. Ici, ce sont les riches qui paient pour les pauvres. Et puis, vous aurez plus tard la faculté de vous libérer en venant un soir chanter chez moi, quand vous serez une grande artiste. —Oh! monsieur, je serai bien heureuse d'y venir, déclara Ninette. Si je puis acquitter ainsi la dette que je contracte aujourd'hui, c'est que je serai guérie. Quoique les dernières paroles du docteur fussent pour lui rendre un peu d'espérance, elle le quitta désolée. Même en admettant qu'il eût dit vrai et que la guérison fût certaine aux conditions qu'il avait exposées, ces conditions n'en étaient pas moins désastreuses. Le repos de trois mois qu'il ordonnait éteignait d'une année la réalisation des espoirs de Ninette. Comment se présenter aux examens avec chance de succès, après une si longue interruption d'études? Et ce retard d'une année, quelle misère n'occasionnerait-il pas? C'était bien la peine d'avoir tant attendu, tant souffert, tant travaillé à l'effet d'apprendre ce qu'elle savait pour être soudain paralysée dans ses élans vers un brillant avenir. De son âme en détresse s'échappa ce cri: —Dieu n'est pas juste! Elle songea ensuite à l'accueil qui lui avait été fait chez ses parents quand ils connaissent

Farrêt du docteur. L'avenir se déroula plus sombre sans ses yeux: le père de plus en plus affaibli et qui visiblement perdait tous les jours quelque chose de son intelligence et de sa vigueur; la mère déprimée par les épreuves, toujours plus impatiente, plus nerveuse; la crainte de les voir mourir prématurément ou de devenir leur unique soutien, l'unique appui du petit, elle, si frêle et alors que se brisait dans son gosier l'instrument de fortune dont l'acquisition avait coûté si cher! —Ces pensées douloureuses se redressaient sur le visage de Ninette. Les larmes d'une boutique lui renvoyèrent un passage l'image de sa figure pâle et décomposée. Elle se fit peur, et n'osa rentrer, elle décida d'aller chez son professeur solliciter le congé de trois mois qui lui était indispensable. —Venez-vous m'annoncer que vous reprenez vos études! lui cria Verneil en la voyant. —Hélas! non, monsieur, c'est tout le contraire. On me condamne au repos. —Diantre! voilà qui est fâcheux pour vous et pour moi. Pas d'examen possible cette année, partant pas de prix. ... C'est un gros retard, savez-vous. Ce retard, il le déplorait. Mais, il s'apitoyait encore plus sur lui-même que sur son élève. Tant d'efforts pour la mettre au premier rang et s'en faire un titre à